



E L O G E

D E M. SAURIN.

JOSEPH SAURIN naquit en 1659 à Courtaison dans la Principauté d'Orange. Pierre Saurin son Pere, Ministre Calviniste à Grenoble, eut trois Garçons qu'il destina tous trois au Ministère, & dont il fut le seul Précepteur, depuis l'Alphabet jusqu'à la Théologie & à l'Hébreu. Joseph étoit le dernier des trois, & il fut reçu, quoique fort jeune, Ministre à Eure en Dauphiné.

Beaucoup d'esprit naturel, & ce qui est encore plus important, beaucoup de Logique naturelle, un caractère vif, ferme, noblement audacieux, & qui rendoit l'éloquence plus impérieuse, un extérieur agréable & animé, qui s'accordoit au discours & le soutenoit, ce furent les talents qu'il apporta à la prédication, & qui ne manquèrent pas d'être applaudis par son parti, dans un temps principalement où le Calvinisme visiblement menacé d'une ruine prochaine en France, avoit besoin plus que jamais d'Orateurs véhéments. M. Saurin ne le fut apparemment que trop, il s'échappa dans un Sermon à quelque chose de hardi, ou d'imprudent, & il fut obligé de quitter le Royaume, & de se retirer à Geneve, d'où il passa dans l'Etat de Berne, qui le reçut avec toutes les distinctions dûes à sa grande réputation naissante, & à son zèle pour la cause commune.

Si ses Sermons ne lui avoient pas été volés avec d'autres effets qu'ils accompagnoient, nous pourrions parler avec encore plus de sûreté du genre de son éloquence, mais nous scavons d'ailleurs quels étoient ses principes sur cette matière. Il rejettoit sans pitié tous les ornements, il ne vouloit que le Vrai rendu dans toute sa force, exposé avec sa seule beauté naturelle. Une éloquence si sévère est assurément plus

chrétienne, plus digne d'hommes raisonnables, mais ne parle-t-on pas toujours à des hommes ?

M^{rs} de Berne donnerent à M. Saurin, quoiqu'étranger, une Cure considérable dans le Bailliage d'Yverdun. Il étoit bien établi dans ce poste, lorsque la révocation de l'Edit de Nantes arrivée en 1685 dispersa dans tous les Etats Protestants presque tous les Confreres François, fugitifs, errants, incertains du sort qui les attendoit. Mais le bonheur dont il jouissoit en comparaison d'eux, ou du moins sa tranquillité ne fut pas de longue durée.

Les Questions de la Prédestination & de la Grace excitent des divisions & des tempêtes parmi les Protestants comme parmi nous. Ils ont comme nous deux Sistemes Théologiques : l'un plus dur, l'autre plus doux. Le plus dur est le plus ancien chés eux, c'est celui de Calvin, & c'est de-là que tous ses Sectateurs sont partis d'abord. Mais la Raison naturelle résiste trop à ce Systeme, & comme il faut que malgré l'extrême lenteur de son opération, elle produise enfin quelque effet, elle a ramené avec le temps un grand nombre de Théologiens Calvinistes au Systeme le plus doux. Les Défenseurs de l'autre ont pour eux l'ancienneté, révéree dans le besoin, même chés les Novateurs, le nom imposant ou plutôt foudroyant de leur premier Chef, & l'autorité de la Magistrature, assés constante à suivre ses anciennes voyes. Ils ont obtenu en Suisse un Formulaire absolument dans leur goût, que tous ceux qui y exercent le ministere ecclésiastique sont obligés de signer.

Ces Théologiens dominants, aussi durs dans la pratique qu'ils l'étoient dans leur Théorie, demanderent la signature du Formulaire aux Ministres François Réfugiés, dont on sçavoit assés que le sentiment n'y étoit pas conforme, & dont la malheureuse situation méritoit quelques ménagemens particuliers. D'abord tous les François refuserent de signer, mais il s'agissoit de demeurer exclus de toute fonction utile, & le premier emportement de courage ceda peu-à-peu à cette considération bien pesée ; tous les jours il se détachoit quelqu'un, qui alloit signer.

112 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE

M. Saurin ne fut pas de ce nombre, il éluda la signature par toutes les chicanes à peu-près raisonnables qu'il put imaginer pour gagner du temps, résolu, quand il ne pourroit plus se défendre, à quitter une place, qui étoit toute sa fortune, & à se retirer en Hollande. Toutes ses mesures étoient déjà prises pour cette courageuse retraite, lorsqu'un ancien Ministre fort accredité en Suisse, fort son ami, & qui ne voyoit qu'avec douleur que la Suisse alloit le perdre, trouva l'expédient de lui donner un Certificat absolu qu'il avoit droit de donner, mais sur une signature qu'on ne verroit point, conçue en des termes dont toute la délicatesse de conscience de M. Saurin s'accommoderoit. Heureusement cet Ami étoit d'un caractère aussi ferme & aussi vigoureux que M. Saurin lui-même, qui ne se fût pas livré à la conduite d'un homme dont les principes différents des siens lui auroient paru dangereux.

Il demeura donc tranquille dans son état, & ce fut pendant ce temps si convenable qu'il épousa à l'âge de 26 ou 27 ans une Demoiselle de l'ancienne & noble Famille de Crouzas dans le Pays de Vaux, bien alliée dans toute la Suisse. Un étranger, ne possédant pour tout bien qu'une Cure, plus considérable, à la vérité, que plusieurs autres, mais au fond d'un revenu très-médiocre, n'étoit pas en droit de penser à un pareil mariage, mais son mérite personnel fut compté pour beaucoup. Les Pays les plus sensés sont ceux où ce n'est pas-là une si grande merveille.

Il n'étoit en repos que parce qu'il paroïssoit avoir signé le fatal Formulaire. Les modifications secrètes appaisoient sa conscience, mais l'apparence d'une lâcheté bleffoit sa gloire, il vouloit l'honneur d'avoir eu plus de courage que les autres, & il fit quelques confidences indiscrettes de la manière dont tout s'étoit passé. Il prêcha même contre le sentiment Théologique qu'il n'approuvoit pas, & quoiqu'il eût pris des tours extrêmement adroits, on pouvoit l'entendre, & l'on sçait combien des Ennemis ont l'intelligence fine. Il a réparé ces fautes en les racontant dans un Écrit public. C'est le chef-d'œuvre

d'œuvre de la plus sincère modestie que d'avouer de l'orgueil, & les imprudences de cet orgueil.

Un orage violent se formoit contre lui, toute la protection, qu'il pouvoit espérer de l'alliance qu'il avoit prise, ne l'auroit pas déroché aux coups de Théologiens inexorables, il le sçavoit, mais ce n'étoit pas là sa plus grande peine, il étoit dans le fond du cœur fort ébranlé sur la Religion qu'il professoit. Il en avoit fait toute son étude, & toujours dans le dessein de s'y affermir, mais un bon esprit n'est pas autant qu'un autre le maître de penser comme il voudroit, peut-être aussi avoit-il déjà trop souffert d'une autorité Ecclésiastique, qui pour n'être que purement humaine, & pour ne prétendre à rien de plus, n'en est pas moins absolue ni moins rigoureuse. Mais une Femme estimable, qu'il aimoit, & dont il étoit aimé, étoit un nouveau lien qui l'attachoit à cette Religion, dont il commençoit à se desabuser. Quel parti prendre dans une situation si embarrassante, & si cruelle ?

Après bien des agitations qui n'admettoient aucun Confident, bien des irrésolutions qui n'étoient ni éclairées ni soulagées par aucun conseil étranger, il se détermina à passer en Hollande sur un prétexte, qui quoique vrai, trompoit sa femme, qu'il laissoit en Suisse. Les entretiens qu'il eut avec les plus habiles Ministres de Hollande le confirmèrent d'autant moins dans leur parti, qu'ils étoient apparemment moins précautionnés avec un Confrere, & enfin il écrivit à l'illustre M. Bossuet, Evêque de Meaux, le dessein, ou plutôt le besoin où il étoit de conférer avec lui sur la Religion. Les Sauf-conduits nécessaires, car on étoit alors dans la Guerre, qui commença en 1688, furent bien-tôt expédiés, toutes les difficultés du voyage applanies, le zèle de ce grand Prélat égaloit ses lumières, & en peu de temps le voilà tête à tête dans sa maison de Germini avec le jeune Ministre Calviniste fort instruit, plein de feu dans la dispute, nullement dressé à la politesse d'un monde qu'il n'avoit pas encore vû, ne reconnoissant rien de supérieur à lui que la raison, secrètement animé encore, comme on le peut soupçonner, par la

gloire de paroître à M. de Meaux une conquête digne de lui. Il le fut à la fin, & il fit son abjuration entre les mains du Vainqueur le 21 Septembre 1690, âgé de 31 an.

Le secret lui étoit absolument nécessaire par rapport à sa femme, mais un malheureux hasard le fit découvrir, & dès que la nouvelle en fut portée à Berne, il est aisé de s'imaginer le cri universel qui s'éleva contre lui. De-là partirent des bruits qui attaquoient son honneur, & comme ils n'ont pas été appuyés par la conduite qu'il a tenue depuis en France, on doit juger que le zèle de Religion produisit alors, ainsi qu'il le fait quelquefois, tout ce qui est le plus contraire à la Religion.

Il s'agissoit de tirer de Suisse Mad^e Saurin, &, ce qui étoit incomparablement plus difficile, de la convertir. Le voyage de M. Saurin déguisé, ses entrevûes secrettes avec sa femme, les reproches qu'il eut à soutenir, les larmes qu'il eut à essayer, l'art qui lui fut nécessaire pour amener seulement la proposition du monde la plus révoltante, le refus absolu qu'on lui fit d'abord de le suivre, les combats de l'amour & du préjugé de Religion qui succéderent à ce premier refus, la victoire de l'amour, encore imparfaite cependant & suivie de nouveaux combats, enfin une victoire entière, & la résolution désormais ferme de suivre un Mari, leur départ bien concerté, la détention du Mari sur la frontière, séparé alors de sa Femme, détention à laquelle par le crédit de M. de Meaux le Roi même s'intéressa, c'est ce que M. Saurin appelloit le *Roman de sa Vie*; il n'a pas voulu par cette raison le donner au Public dans un grand détail, & nous l'abrégeons encore infiniment en parlant à l'Académie des Sciences.

M. Saurin, arrivé à Paris, eut l'honneur d'être présenté par M. de Meaux au Roi, qui le reçut avec une extrême bonté, & sur le témoignage du Prélat, l'honora aussi-tôt de ses bienfaits. C'est-là où commence la partie de son histoire qui nous intéresse le plus.

Libre désormais & tranquille dans Paris, il n'eut plus qu'à se déterminer sur le choix d'une occupation, son esprit & sa

fortune en avoient également besoin. Il délibéra entre la Géométrie & la Jurisprudence, la Géométrie l'emporta. Il sortoit d'une Théologie toute contentieuse, il seroit tombé dans la Jurisprudence qui l'est encore davantage ; il conçut qu'en se donnant à la Géométrie, il habiteroit une Région où la Vérité est moins sujette à se couvrir de nuages, & où sa raison trop long-temps agitée jouiroit avec sûreté d'un certain repos. De plus il avoit l'esprit naturellement Géométrique, & il eût été Géometre jusque dans le Barreau.

Dès l'an 1703, c'est-à-dire, après 12 ans tout au plus d'application aux Mathématiques, il s'y trouva assés fort pour oser défendre le Systeme des Tourbillons de Descartes contre une objection de l'illustre M. Huguens, sous laquelle tous les Cartésiens avoient succombé, & qu'ils avoient le déplaisir de voir souvent répétée comme victorieuse. M. Huguens avoit prouvé que selon Descartes les Corps pesants auroient dû tendre, non au centre de la Terre, comme ils y tendent toujours, mais à différents points de l'Axe de la Terre, & M. Saurin démontra, fort simplement même, & fort naturellement, qu'ils tendroient toujours au Centre. L'objection ne reparoit plus depuis la réponse.

Après ce coup d'essai il donna encore dans la même année la solution d'un Probleme proposé par M. le Marquis de l'Hopital dès 1692 aux Géometres, comme *méritant leur recherche*, & qui certainement n'avoit pas été 10 ou 11 ans sans être tâté & même bien tourné de tous les sens par les plus habiles, mais inutilement. M. Saurin étant alors le Géometre de la petite Société choisie qui travailloit au Journal des Sçavants, ornoit ce Journal de tout ce qu'il vouloit publier dans le genre qui lui appartenoit.

Ensuite il se trouva engagé dans la fameuse dispute des Infiniment petits ; il sembloit que quoique réfugié dans le sein de la Géométrie, la Controverse allât l'y chercher. Son Adversaire étoit M. Rolle, le plus profond de nos Algébristes, & en même temps subtil, artificieux, fécond en certains stratagemes, dont on ne croiroit pas trop que des Sciences

116 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE

démonstratives fussent susceptibles. Avec la bonne cause en main, c'étoit bien tout ce qu'on pouvoit faire que de le suivre de retranchement en retranchement, & de se sauver de tous les pièges qu'il sçavoit tendre sur son chemin. M. Saurin las d'avoir passé bien du temps à cet exercice, las de ses avantages mêmes, s'adressa à l'Académie, dont M. Rolle étoit membre, pour lui demander une décision, déclarant que si elle ne jugeoit pas dans un certain temps, il tiendrait M. Rolle pour condamné, puisque toute la faveur de la Compagnie devoit être pour lui. L'Académie ne jugea entre eux qu'en adoptant M. Saurin en 1707, & avec des distinctions flatteuses. Il eut l'assurance de ne demeurer que fort peu de temps dans un premier grade par où la rigueur de l'usage établi vouloit qu'il passât, & quand il parvint à celui qui lui convenoit, il fut préféré à des Concurrents dont on ne put s'empêcher de faire l'éloge dans le temps qu'on ne les choisissoit pas. La Géométrie des Infiniment petits n'avoit pas besoin d'une décision plus formelle.

M. Saurin débuta dans l'Académie par d'importants Mémoires sur les Courbes de la plus vite Descente, question que les illustres Freres M^{rs} Bernoulli avoient chargée à l'envi de difficultés pour s'embarrasser mutuellement, & à plus forte raison ceux qui oseroient toucher après eux à cette matière.

* V. l'Hist.
p.68. & suiv.

Nous en avons rendu un compte assez ample en 1709*. Il avoit entrepris un Traité sur la Pesanteur selon le Systeme Cartésien, & il en donna un morceau dans la même année. Il se trouvoit en tête le redoutable M. Newton, & quoiqu'animé par son succès avec M. Huguens, il n'en étoit pas enflé au point d'attaquer sans beaucoup de crainte ce nouvel Adversaire. Il propose des vûes ingénieuses, mais il ne les donne pas pour démontrées quand elles ne le sont pas, il ne se dissimule rien de ce qui est contre lui, & sauve du moins sa gloire; mais au milieu des difficultés dont il se sent environné, il paroît toujours bien convaincu que les vrais Philosophes doivent faire tous leurs efforts pour conserver les Tourbillons de Descartes, sans quoi, dit-il, on se trouveroit

replongé dans les anciennes ténèbres du Péripatétisme, dont le Ciel veuille nous préserver. On entend assés qu'il parle des attractions Newtoniennes. Eût-on crû qu'il fallût jamais prier le Ciel de préserver des François d'une prévention trop favorable pour un Sisteme incompréhensible, eux qui aiment tant la clarté, & pour un Sisteme né en Pays étranger, eux qu'on accuse tant de ne goûter que ce qui leur appartient?

Le principal, & presque l'unique divertissement de M. Saurin, étoit d'aller tous les jours à un Caffé, où s'assembloient des Gens de Lettres de toutes les especes, & là se forma le plus cruel orage qu'il ait jamais essuyé. Nous n'en renouvelerons point l'histoire en détail, elle fut long-temps l'entretien de Paris & des Provinces. Il se répandit dans ce Caffé des Chançons contre tous ceux qui y venoient, ouvrage digne des trois Furies, si elles ont de l'esprit. On en soupçonna violemment M. Rousseau, illustre par son talent poétique, & celui-ci en accusa juridiquement M. Saurin, à qui personne ne pensoit, & qui ne faisoit point de Vers. Cependant sur l'accusation du Poëte le Géometre fut arrêté en 1711 pour avoir fait les Chançons. Il écrivit de sa prison à des personnes d'un grand crédit, qui protégeoient hautement & vivement M. Rousseau, des Lettres fort touchantes, & où le Vrai se faisoit bien sentir, il publia sur le même ton des Requêtes adressées au Public autant qu'aux Juges, des Mémoires où il faisoit le parallele de sa vie & de ses mœurs avec la vie & les mœurs de son Accusateur, & c'est de-là que sont tirées quantité de particularités que nous avons rapportées. Toutes ces pièces sont assés bien écrites, & assés bien tournées pour faire beaucoup d'honneur à quelqu'un qui auroit recherché cette gloire. Enfin le Parlement termina l'affaire par un Arrest du 7 Avril 1712. M. Saurin fut pleinement justifié, & M. Rousseau banni à perpétuité du Royaume, & condamné à des dépens & dommages très-considérables. La France perdit un Poëte dont le génie & la réputation lui firent encore de grands & de respectables Protecteurs dans les Pays étrangers, où il pouvoit appeller de l'Arrest du Parlement.

* V. l'Hist. de 1716. p. 47. & suiv. Cette interruption d'études dans la vie de M. Saurin, toujours fort cruelle malgré l'événement, fut aussi fort longue, & on ne voit reparoître son nom dans nos Volumes annuels qu'en 1716*. Un ébranlement violent dure encore après que la cause en a cessé, & une ame long-temps agitée, bouleversée en quelque sorte par de vives passions, ne recouvre pas si-tôt la tranquillité nécessaire pour reprendre le fil délié des spéculations Mathématiques, qu'elle avoit entièrement perdu. M. Saurin les recommença par une Question importante, déjà entamée avec M. Rolle sur la nouvelle Méthode des Tangentes des Courbes, il faisoit voir que l'ingénieuse application qu'en avoit faite M. Bernoulli à un sujet différent en apparence étoit plus étendue que n'avoit cru M. Bernoulli lui-même, & il en monroit aux yeux toute l'universalité par de certaines Colonnes de différentes grandeurs qui répondoient aux différents cas. La Géométrie va jusqu'à avoir de l'agrément, quand elle donne de ces sortes de spectacles dont l'Ordonnance &, pour ainsi dire, l'Architecture plaisent à l'esprit.

* V. les M. p. 223. M. Saurin traita encore cette matière en 1723*, & non-seulement il continuoit de répondre à M. Rolle, qu'il étoit à propos de poursuivre jusqu'au bout, mais il donna des éclaircissements sur quelques autres points de la nouvelle Géométrie, qui n'avoient pas été bien saisis par d'habiles gens, car ce n'a été qu'avec le temps qu'on a appris à bien manier un Instrument si fin & si délicat. Ici j'hésite à lui donner un témoignage public de ma reconnoissance, où l'on pourra bien croire que ma vanité aura la principale part. Il annonça à cette occasion dans les termes les plus obligeants, un ouvrage manuscrit sur *la Géométrie de l'Infini* qu'il avoit entre les mains, & qui fut imprimé 4 ans après en 1727. Il épuisa enfin en 1725* tout ce sujet qu'il avoit tant approfondi, & rectifia encore quelques idées d'un bon Géometre.

* V. les M. p. 238. Les intérêts du Systeme des Tourbillons ne lui étoient pas moins chers que ceux de la nouvelle Géométrie, mais il procédoit par tout de bonne foi. Il auroit bien souhaité pour

se débarrasser entièrement d'une terrible objection de M. Newton, que des fluides plus subtils eussent eu par eux-mêmes moins de force pour le choc, mais il se convainquit malgré lui par ses propres lumières que cela n'étoit pas, & il en donna en 1718 * une démonstration si simple & si naturelle qu'elle en marquoit encore plus combien il avoit eu tort. Cependant, & il le sçavoit bien, cette difficulté même pourra être résolue d'ailleurs, d'autres aussi invincibles en apparence ont déjà été surmontées, tout commence à s'éclaircir, & il est permis de croire que l'Univers Cartesien violemment ébranlé & étrangement défiguré, se raffermira & reprendra sa forme.

* V. les M.
p. 191.

On n'a eu qu'un échantillon de Remarques de M. Saurin sur l'Art de l'Horlogerie* dont il avoit entrepris un Examen général. Il avoit beaucoup de peine à se contenter lui-même, & par conséquent il expédioit peu, & finissoit difficilement. Il n'est pas impossible qu'un peu de paresse ne se cache sous d'honnêtes apparences, mais c'est dommage qu'il ait abandonné cette entreprise qui demandoit beaucoup de finesse d'esprit. Ce sont des Ouvriers, mais habiles, qui, conduits moins par des principes scientifiques que par des observations bien faites & des expériences bien suivies, ont formé à la longue un Art si merveilleux. Il s'agit maintenant pour les Sçavants de développer ce qu'on peut y avoir mis sans trop sçavoir qu'on l'y mettoit, & de découvrir de la Géométrie & de la Méchanique où elles ne sont pas visibles pour tous les Géometres & pour tous les Méchaniciens.

* V. l'Hist.
de 1720.
p. 106. &
suiv.

Nous ne nous arrêterons plus sur quelques morceaux de Géométrie, presque tous dans le goût de recherches fines, que M. Saurin a semés dans nos Volumes, jusqu'à ce qu'enfin il demanda & obtint la vétérançe en 1731. Il commençoit à ressentir les infirmités de l'âge avancé, il devenoit sujet à de fréquents accès de fièvre qui paroissoient venir de son naturel toujours ardent. Le temps de son repos fut occupé tantôt par des consultations qu'on lui faisoit d'Ouvrages importants, auxquelles il avoit le loisir de se prêter, tantôt par

de simples lectures, dont il laissoit le choix à son goût seul, & si l'on veut, aux caprices de son goût. Pousserons-nous assés loin la sincérité que nous nous sommes toujourns prescrite, pour oser dire ici qu'il lisoit jusqu'à des Romans, & y prenoit beaucoup de plaisir ? Cependant si on y fait réflexion on trouvera que cette lecture frivole peut assés accommoder les deux extrémités de la vie, la jeunesse infiniment moins touchée du simple Vrai que d'un Merveilleux toujourns passionné, la vieillesse qui devenue moins sensible au Vrai, assés souvent douteux ou peu utile, a besoin d'être réveillée par le Merveilleux.

M. Saurin mourut d'une fièvre létargique le 29 Decembre 1737. Son caractère est déjà presque entièrement représenté dans ce qui a été dit : d'un côté un esprit élevé, lumineux, qui pensoit en grand, & adjoûtoit du sien à toutes les lumières acquises, un grand talent pour toutes les opérations d'esprit, & qui n'attendoit que son choix pour se déterminer entre elles, d'un autre côté du courage, de la vigueur d'ame, qui devoient rendre aussi les passions plus difficiles à maîtriser. Il avoit cette noble fierté qui rend impraticables les voyes de la fortune, qui sied si bien, & est si nuisible, & qui par conséquent n'est guere permise qu'à un homme isolé dont la conduite ne tire à conséquence que pour lui. La famille de M. Saurin a recueilli après sa mort quelque fruit de son nom & de son mérite, mais elle l'auroit peut-être manqué sous un Ministère moins persuadé de l'espece de droit qu'elle avoit, & moins sensible à la manière ingénieuse dont il fut appuyé par le fils du Défunt. Les soins de M. Saurin vivant auroient dû naturellement avoir des effets plus considérables. Il ne cherchoit pas à se faire beaucoup de liaisons, & jusqu'à sa forme de vie tout s'y oppoisoit, il travailloit toute la nuit, & dormoit le jour. Ses principaux amis ont été M. de Meaux, M. de l'Hôpital, le P. Malebranche, on y peut joindre M. de la Motte digne d'entrer dans une liste si noble, & si courte.

Éloge de Joseph Saurin par Fontenelle - Histoire de l'Académie royale des sciences - Année
1737

MATHÉMATIQUE, GÉOMÉTRIE
SAURIN, DESCARTES, HUYGENS, DE L'HÔPITAL, ROLLE, MALEBRANCHE, DE LA
MOTTE , MEAUX
